

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 DÉCEMBRE 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes. — Les concours du MONDE ILLUSTRÉ. — Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Antoine de Crisasy, par Benjamin Sulte. — La chasse aux fauves dans l'Afrique Centrale. — Aventures de chasses dans l'Afrique Centrale, par Adolphe Burdo. — Nos gravures. — Dictionnaires populaires du mois de décembre. — Recréations de la famille. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Portraits : M. Sadi Carnot ; Lord Lyons ; Lord Lytton. — Le Jubilé de Léon XIII. — Le crocodile. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le lot de \$50.00 a été gagné par Madame George Rodgers, 145, rue St-Ferdinand, St-Henri de Montréal.

La liste complète des réclamaux paraîtra dans le prochain numéro.

## LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Nous recevons des adhésions nouvelles aux concours de littérature que nous ouvrons, à partir du mois de janvier prochain.

Voici la liste des sujets qui seront mis au concours pendant le premier trimestre de l'année 1888 :

Prix de l'hon. J. B. ROLLAND, concours du mois de janvier. Sujet :

*De l'influence pernicieuse de l'usage du tabac sur l'avenir des races.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 janvier.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

*La femme Canadienne.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M. P. P., concours du mois de mars. Sujet :

*Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime féminin. — JOSEPH DE MAISTRE.

Aujourd'hui, pour qu'un homme soit apte à remplir sa fonction sociale, il lui faut beaucoup d'idées dans la tête et de sentiments généreux dans le cœur. — E. SPULLER.



R, le huitième jour du mois courant, fête de l'Immaculée Conception de la Reine des cieux, chômée avec grand soin par les journalistes en particulier, et généralement par tous les autres gens de bien (en tant qu'homme bien pensant soit synonyme de gazetier), je me trouvais chez moi, sybaritiquement assis dans un fauteuil, pantouffles aux pieds, cigare aux lèvres...

Et je rêvais aux choses de la mère-patrie, aux étranges événements qui viennent de s'accomplir, à ce soleil d'or, à cette calme journée qui a succédé à « l'aurore au doigt de sang » qui semblait devoir bientôt empourprer tout le ciel, quand un coup de sonnette me fit souvenir que j'étais loin du pays de mes aïeux et que je demeurais à Montréal, en Nouvelle-France.

C'était un Français de là-bas, du vieux pays breton, qui venait, en passant, m'apporter un peu de ce parfum des genêts de sa lande natale et causer quelques instants.

Je lui dis qu'il m'avait fait revenir en une seconde, d'un bien grand voyage, mais que nous pourrions le reprendre de concert et repasser l'océan, pour examiner les choses qui se passent aux rives de la Seine et de la Loire.

C'était ouvrir un livre qui parle, et voici ce qu'il me dit :

\*\* Un grand changement s'est opéré dans l'opinion depuis le commencement du siècle ; sitôt qu'un homme avait conquis quelque gloire on le croyait capable de tout, et on l'appliquait à tout ; vous aviez un poète d'avenir, vite l'opinion publique le portait sur ses ailes et le déposait, devinez où ?... au mini-tère des finances.

Pégasse était éreinté du coup, et la bourse de Mercure recevait un affreux accroc.

Toutes les réputations de l'École Normale, de la Sorbonne, de l'École Polytechnique, des Mimos ou des Ponts et Chaussées, au lieu d'aboutir à l'Académie Française ou à l'Académie des Sciences, devaient finir au palais Bourbon, au Sénat, à l'Élysée, ou au moins dans quelque ministère. Les portefeuilles, gonflés des recherches scientifiques d'Arago, de Raspail, ou embaumés des poésies de Lamartine et de Victor Hugo, se vidaient un beau soir d'élection par la main des scrutateurs, qui les remplissaient prestement et à la diable, de lieux communs sur la politique générale, la question d'Orient, l'économie politique, les statistiques, les chemins de fer, le commerce et l'agriculture, au grand ébahissement de tous ces dépayés, je ne veux pas dire de ces dévoyés de la volonté nationale.

Pour eux, confiants dans la vieille maxime : *Vox populi, vox Dei*, ils s'en allaient gravement, qui avec le portefeuille du commerce, qui avec celui de la guerre ou de l'instruction publique, chaudement serrés sous l'aisselle, siéger dans les conseils de la nation, menacée de périr s'ils n'étaient pas arrivés avec ce paquet là.

\*\* — Mais enfin, lui dis-je, Lamartine, Arago, Raspail, Victor Hugo, valaient bien M. Durand, M. X... ou M. Y... ?

— Ils n'étaient pas à leur place, et enfin, que devenaient les arts et la littérature privés de leurs nourrissons ? Ils remplissaient tant bien que mal les vides par des comparses ou des plagiaires ; mais, en revanche, la musique de Lamartine ou les tonitrueuses apostrophes de Victor Hugo et de Raspail charmaient les échos du Corps Législatif, et la France s'en allait enchantée de son bon sens en répétant : « J'avais besoin d'un cocher, que j'ai donc bien fait de prendre un professeur de piano ! »

Comme je ne veux pas être paradoxal, je ne dirai pas que là plus qu'ailleurs, on est tout à fait guéri de cette manie ; il n'y a pas si longtemps que Duruy, chargé de parler à des savants, essayait d'appliquer son grand talent aux re-

cherches du sous-sol historique ; il reprenait l'histoire aux couches siluriennes ou dévonniennes, et essayait de préparer le récit des guerres de Cyrus et de Napoléon, en projetant sur les révolutions du globe le rayonnement qui jaillit de la dent d'un mamouth et de la faune préadamique.

Ces puérilités pseudo-politiques sont expulsées par des invasions périodiques de bon sens qui avertissent les chevaliers français de songer un peu au boutiquier, leur beau-père, à l'agriculteur et au soldat leurs soutiens, et leur permettent d'user de patois, s'ils le veulent, pourvu qu'ils fassent, au moins pour quelques heures, les affaires du pays.

Chaque chose à sa place et chaque chose en son temps, dit la sagesse des nations, parce que, comme le chantait l'infortuné Louis XVII sur les genoux de Marie Antoinette, *quand les bœufs vont deux à deux, le labourage en marche mieux.*

Est-ce ce souvenir de la victime du Temple qui nous ramène à la politique française d'aujourd'hui ? Assurément non ! le pauvre enfant qui chantait au clavecin, accompagné par les royales mains de la fille de Marie-Thérèse, n'avait nulle intention de parler à l'avenir. Il ne pouvait pas savoir qu'après le grand Carnot, organisateur de la victoire, viendraient d'autres Carnots s'asseoir aux environs des fleurs de lys du Roy pour gouverner le peuple de France et de Navarre.

Or, il en est arrivé ainsi... M. Sadi Carnot, Sadi n'est pas une particule nobiliaire ordinaire, mais il paraît qu'en ture, cela veut dire *de* M. Sadi Carnot est aujourd'hui l'homme de la France, non par droit de conquête, mais par suite de cet esprit d'affaires qui inspire le pays.

\*\* — Esprit d'affaires, esprit d'affaires, où voulez-vous en venir ?

— A constater tout simplement. La majorité des membres du Congrès a fait son deuil de Ferry, de Freycinet, du grand Boulanger, du brave général Saussier, et elle a donné sa voix à M. Sadi Carnot, à cet employé relativement obscur, mais honnête et consciencieux, et que sa fortune met à l'abri de tout soupçon et de toute tentation de tripotage financier.

Vous ne trouvez pas cela bien héroïque, n'est-ce pas ? cela ne se lit en effet dans aucun drame et ne s'écrit dans aucun roman.

Cette solution semble donc l'accident le plus commun ou plutôt l'incident le plus vulgaire, et le plus « pot au feu » de l'existence d'une nation.

Pourtant il y a là, me semble-t-il, un « signe des temps ».

La République paraît être entrée dans le fonctionnement régulier de ses pouvoirs et prendre possession d'elle-même dans la marche calme et prévue des choses. Les quelques avinés de la place de la Concorde n'ont pas fait sortir les soldats des casernes et le comte de Paris n'a pas fait sourcilier ses partisans même. Du prince Victor, nulle nouvelle. Le premier politicien moderne, Léon XIII, est le premier aussi à saluer Sadi Carnot comme le représentant de la France ; amis et ennemis respectent ce citoyen qui n'était rien hier, et qui n'est rien que par le choix de la Représentation Nationale. Il semble donc qu'elle est prise au sérieux et qu'on la trouve non plus née viable, mais définitivement affirmée.

\*\* — D'où vous concluez ?

— Encore une fois, je ne fais que constater, mais, après tout, il paraît possible que la France se fut imaginé qu'elle a conquis avec le sang de ses fils et l'argent de ses laboureurs le Tonkin et un peu de l'Annam, que Madagascar, le centre de l'Afrique, le Dahomey et le Sénégal lui sont ouverts par ses missionnaires encore plus que par ses soldats, et que l'Algérie revit sous sa grande ombre ; qu'ayant tant d'intérêts et de nations naissantes à pourvoir, elle se fasse industrielle comme une mère et, momentanément du moins, se remette au comptoir et au fuscau.

Voilà donc la France marchande à l'exemple de sa rivale, la commerçante Albion ! Oui et non, elle prend pour un moment sa recette *to make money* ; mais ne craignez pas ! toujours, près de sa caisse, il y aura une épée qui sera la clef de son trésor et sa défense contre les intriguants du dedans et les ennemis du dehors.

Aujourd'hui, elle semble vouloir s'occuper de